



PRIEURÉ SAINT ÉTIENNE XI<sup>e</sup> S.

## **CENTRE BEAUNOIS D'ÉTUDES HISTORIQUES SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHEOLOGIE DE BEAUNE**

Association fondée le 21 mai 1851  
1, rue du Tribunal - 21200 BEAUNE

Téléphone : 03.80.22.47.68  
Courriel : [cbeh@wanadoo.fr](mailto:cbeh@wanadoo.fr)  
Site Internet : [www.cbeh.org](http://www.cbeh.org)

Permanences : Mercredi de 15 heures à 17 heures 30

### **BULLETIN TRIMESTRIEL N° 108 – septembre 2009**

#### **Sommaire :**

Édito	1
Agenda	2
Joies et peines	2
Votre bibliothèque	3
La page des Musées	4
La page des Archives municipales	5
La page de la Bibliothèque Gaspard Monge	6
Excursion du 13 juin 2009	6
La communauté hospitalière de l'hôpital de Nuits-Saint-Georges	10

#### **CBEH**

##### **Siège social :**

**Archives municipales  
de Beaune  
21206 BEAUNE CEDEX  
Bulletin trimestriel  
(version électronique)  
n° 108, septembre 2009  
ISSN 1778-3828**

#### **Ont participé à la réalisation de ce numéro :**

Jean-Pierre BRELAUD  
Georges CHEVAILLIER  
Sonia DOLLINGER  
Anne FLOUEST  
Anne FRELET  
Marion LEUBA  
Clarisse MEUNIER  
Irène RACLIN

#### **Mise en page :**

Jean-Pierre BRELAUD  
Sonia DOLLINGER

#### **Association recherche adhérents**

Le Centre beaunois d'études historiques aura mené cet été deux opérations de promotion, d'envergure différente, pour se faire connaître auprès de passionnés d'histoire locale susceptibles d'adhérer à notre association. Il est en effet important d'attirer de nouvelles forces vives, bien que le CBEH soit encore une des associations beaunoises qui comptent le plus grand nombre d'adhérents.

Les 5 et 6 septembre derniers, le CBEH a participé au forum des associations que la Ville de Beaune organise tous les deux ans au Palais des congrès. J'en profite d'ailleurs pour remercier ici la petite équipe qui a consacré une partie de son temps libre à se relayer pour tenir le stand et faire découvrir nos activités et nos publications à un public intéressé. Aucune adhésion n'a été enregistrée ce jour-là mais des contacts ont été noués et de nombreuses plaquettes d'information ont été distribuées.

L'autre campagne destinée à faire connaître le CBEH a été longuement préparée pendant l'été. Elle consiste à diffuser dans un premier temps pas moins de 5 000 dépliant – avec bulletin d'adhésion joint – sur le territoire du pays beaunois, grâce à la fourniture d'un fichier d'adresses bien ciblé par la Poste<sup>1</sup>. À l'heure où j'écris ces lignes, ces enveloppes sont prêtes à partir à la conquête de nouveaux adhérents. Là encore, je remercie ceux qui ont bien voulu passer quelques mercredis après-midi ensoleillés dans la fraîcheur de la salle Jean Robert de Chevanne à mettre sous pli et à tamponner ces courriers.

Les personnes qui nous rejoindront très nombreuses – espérons-le – d'ici la fin de l'année pourront assister à de nouvelles conférences à Beaune et alentour sur des sujets dont l'originalité et l'intérêt sauront, j'en suis persuadé, vous captiver. L'année se conclura comme à l'accoutumée par la livraison de notre *Recueil des travaux* et des *Cahiers d'histoire de la vigne et du vin* qui livreront les actes des troisièmes rencontres « Aujourd'hui, l'histoire des bourgognes » organisées en avril dernier.

N'hésitez pas à faire connaître autour de vous toutes ces activités offertes par le CBEH et à y prendre vous-même, bien sûr, une part des plus actives.

Jean-Pierre Brelaud

<sup>1</sup> Les fichiers du CBEH n'étant pas interconnectés avec ceux de la Poste – ni avec aucun autre fichier d'ailleurs –, vous serez sans doute quelques-uns à recevoir une de ces enveloppes. Ne la confondez surtout pas avec une lettre de relance – seuls quelques distraits qui ont oublié de payer leur cotisation 2009 en recevront une avec ce présent bulletin –, au contraire, profitez-en pour faire de la propagande et donnez cette plaquette à l'une de vos connaissances qui s'intéresse à l'histoire locale.

## **Agenda**

**Samedi 17 octobre 2009 à 15 h**

**Musée des Beaux-Arts, salle Ziem (rez-de-chaussée)  
Porte Marie de Bourgogne – Beaune**

Conférence de Jean-François Bazin,  
ancien président du Conseil régional de Bourgogne

**« Léopold Grozelier (1830-1865)  
La vie et l'œuvre d'un lithographe beaunois aux États-Unis »**

**Samedi 24 octobre 2009 à 15 h**

**Hôtel-Dieu de Beaune, salle du Petit musée  
(rez-de-chaussée, entre la cuisine et le passage conduisant à la deuxième cour)**

Conférence d'Adeline Rivière,  
titulaire d'un master II en histoire de l'art moderne

**« Le fonctionnement de la pharmacie de l'Hôtel-Dieu de Beaune  
dans le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle  
d'après les archives et les objets conservés »**

**Samedi 21 novembre 2009 à 15 h**

**Salle Louis Pavelot – Pernand-Vergelesses**

Conférence de Marc Sorlot,  
docteur en histoire, membre actif du Centre beaunois d'études historiques

**« Des comédiens à la campagne : l'aventure des Copiaus (1924 - 1925) »**

## **Nos Joles et nos pelnes**

Depuis le dernier bulletin nous avons appris le décès de :

- Monsieur Daniel CLÉMENT, expert comptable, ancien et fidèle adhérent de notre association ;
- Monsieur Maurice JOLIETTE, colonel de l'Armée de l'Air, un des premiers membres associés du CBEH ;
- Monsieur Paul DUMAS, époux de Madame Françoise DUMAS, biochimiste et enseignant à l'ENSBANA, à 71 ans ;
- Madame LAGNEAU, fidèle adhérente du CBEH ;
- Monsieur Jacques MARCONNOT, à l'âge de 70 ans, très ancien membre du CBEH. Grand handicapé moteur depuis son enfance, il conservait une grande activité intellectuelle et suivait nos

travaux avec intérêt. Il faisait preuve de beaucoup de courage dans la vie quotidienne ; très organisé et entouré il avait pu rester à son domicile et conservait beaucoup d'amis grâce à son caractère agréable et altruiste.

Nous adressons nos sincères condoléances à leur famille.

Nous avons eu en revanche la joie d'apprendre la naissance le 19 août 2009 d'Erwan, fils de Charlotte GLAIN-FROMONT, secrétaire adjointe du CBEH. Nous lui adressons nos plus vives félicitations.

## Votre bibliothèque

Nouveautés :

- DOESSANT (Serge), *Le général André. De l'affaire Dreyfus à l'affaire des fiches*, Paris, Éditions Glyphe, 2009, 416 p., 25 €.

Une conférence organisée par le CBEH et la SHAPV en 2008 à Nuits-Saint-Georges avait permis de faire connaître les recherches menées par M. Doessant sur ce général né à Nuits en 1838. Cette biographie retrace l'itinéraire d'une figure importante de la Belle Époque. Ministre de la guerre, le général Louis André connut une grande popularité pour l'attention qu'il porta à la condition des soldats. Ardent républicain, il permit également de résoudre l'affaire Dreyfus et de restaurer à la fois l'honneur du capitaine innocent et celui de l'armée. Cependant, sa carrière fut entachée par le scandale de l'affaire des fiches, système de renseignement sur les opinions politiques des officiers. À partir de l'étude de toutes les sources disponibles, dont certains documents familiaux inédits, l'auteur livre une nouvelle vision d'une personnalité éminente, un grand esprit scientifique républicain et patriote qui sut préparer l'armée au premier conflit mondial.

- DUBRION (Roger-Paul), *Les chemins qui marchent*, Dijon, Éditions d'un autre genre, 2009, 104 p., 20 €.

Lauréat du prix Vergnette de Lamotte en 2007 pour son ouvrage *Trois siècles de vendanges bourguignonnes* (Bordeaux, Féret, 2006), l'auteur livre ici un roman historique sur le transport du vin, autrefois effectué de préférence par la voie d'eau, ce qui évitait les cahots routiers. Le vin ne circulait pas pour autant sur de longs fleuves tranquilles et les dangers étaient nombreux. Le récit prend la forme du carnet de voyage du tonnelier Pierre et fait revivre les étapes de ce périple sur l'eau en 1830, entre Tournus et Bercy. L'itinéraire emprunte successivement la Saône, le canal du Centre, la Loire, les canaux de Briare et du Loing et enfin la Seine. Cette fresque historique est joliment illustrée en couleurs par les œuvres de Gaétan Nocq. L'ouvrage peut être commandé directement chez l'éditeur (26 rue Henri Rabaud, 21000 Dijon, tél. 06-45-40-16-20, courriel [unautregenre@hotmail.fr](mailto:unautregenre@hotmail.fr), quelques bons de commande sont disponibles au local du CBEH) et est disponible à l'Athenaeum de la Vigne et du Vin à Beaune.

- RATEL (Danielle et Roger), *Traditions rurales et originalités d'un petit village bourguignon : Poiseul-lès-Saulx*, Poiseul-lès-Saulx, chez les auteurs, 2009, 140 p., 12 pl. couleurs.

Bien connus pour leurs recherches archéologiques dans les Hautes-Côtes, M. et Mme Ratel viennent de réaliser une monographie du village de Poiseul-lès-Saulx destinée à mieux faire connaître le patrimoine de ce village du canton d'Is-sur-Tille. L'étude prend en compte les vestiges gallo-romains et d'autres découvertes archéologiques et s'appuie aussi sur des recherches documentaires aux Archives départementales de la Côte-d'Or, qui permettent de suivre l'histoire du village depuis le début du XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours. Bon nombre de faits peu ou pas connus, dépassant pour certains le cadre du village, y sont révélés. L'ouvrage paraîtra en octobre prochain (tous renseignements auprès des auteurs : 12 Grande rue, 21120 Poiseul-lès-Saulx, tél. 03-80-75-12-99).

## La page des Musées

Conférence d'Anne Flouest le samedi 10 octobre à 16 heures au Musée des Beaux-Arts de Beaune :

« La grotte de la Molle-Pierre à Mavilly-Mandelot :  
une cave du 4<sup>ème</sup> millénaire avant J.-C. en pays beaunois »

Entrée libre



Ensemble de poteries néolithiques (photo © J.-C. Couval)

Découverte en 1976 par le groupe spéléologique de Beaune, puis fouillée méthodiquement de 1982 à 1986 par l'Association de recherches archéologiques en pays beaunois (ARAPB), la grotte de la Molle-Pierre à Mavilly-Mandelot a livré des milliers de vestiges archéologiques, témoins d'occupations successives préhistoriques et historiques. Les vestiges datés du 4<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. sont de loin les plus abondants, apportant ainsi le plus d'éléments pour reconstituer les conditions de vie sur les plateaux du pays beaunois au néolithique, à l'âge de la pierre polie.

Anne Flouest – aujourd'hui adjointe au directeur du musée de Bibracte –, avec sa passion de l'archéologie, fera revivre ce site et, grâce aux études scientifiques qui ont été menées par différents spécialistes, redonnera la lumière à ces foyers allumés il y a plus de 6000 ans au fond de cette cavité profonde et exiguë. Dans cet endroit, des femmes ont taillé des outils de pierre et d'os, cousu des pièces de cuir, préparé des bouillies...

C'est tout naturellement que la conférencière, alors en préparation d'une thèse de doctorat en paléoclimatologie sur les variations climatiques du paléolithique supérieur – entre 100 000 et 10 000 ans – s'est intéressée aux fouilles de cette grotte, qui s'est révélée un site de première importance pour la connaissance du néolithique moyen bourguignon.

Rappelons l'existence d'un catalogue publié en 1993 par les Musées de Beaune avec la collaboration de l'ARAPB, à l'occasion de l'exposition *Les premiers paysans du Pays beaunois : l'habitat-refuge de la Molle-Pierre*, toujours disponible.

On peut admirer dans la seconde salle du musée une sélection des vestiges néolithiques, restaurés par l'Atelier régional de restauration des éléments du patrimoine (ARREP). Ces objets avaient été déposés au Musée archéologique de Dijon de 1993 à fin 2008. Ils ont réintégré désormais les collections beaunoises où ils peuvent être admirés.

Anne Flouest et Marion Leuba

## **La page des Archives municipales de Beaune**

L'accueil de stagiaires aux Archives municipales permet d'avancer les classements en tous genres. C'est ainsi qu'après le classement des archives de la Chambre des Pauvres par Émilie Rouilly, étudiante en Master professionnel Archives à l'Université de Bourgogne, nous présentons ici le classement d'un fonds iconographique par Anne Frelet, stagiaire en Licence professionnelle Archives à l'IUT de Bourgogne.

Le fonds POULLEAU, classé dans la sous-série 76 Fi, est un don de Jean-Pierre Poulleau effectué en février 2009 aux Archives municipales de Beaune.

Il s'agit d'un fonds iconographique composé de négatifs sur supports de verre ou de plastique. Le contenu regroupe donc 27 plaques de verre de petit format (6.5x9 et 4.5x10.5 cm), 344 plaques de verre de moyen format (9x12 ; 8.9x12.9 ; 6x13 cm) et 33 plaques de verres de grand format (13x18 cm). Mais on trouve également 54 négatifs plastiques de formats divers (7x11 ; 8.5x12 ; 8.7x11.7 ; 6.7x11.7 ; 8.3x8.5 ; 8.5x11 cm).

À ce jour, l'ensemble des supports photographiques ont été analysés et saisis.

Les photographies ont été prises essentiellement par Lucien Poulleau et son frère Marcel Poulleau. Lucien Poulleau naît le 9 février 1905 et décède le 17 janvier 1977 à Beaune. Passionné de photographie, il est le producteur de nombreux tirages sur ses voyages et sa famille.

Il suit un apprentissage de tailleur dans un atelier lyonnais afin de reprendre le commerce de son père, Étienne Poulleau. Il travaillera par la suite à la boutique *Au Nègre* qui se tient au n° 22 de la rue d'Alsace à Beaune, avant d'en prendre la tête. Il se marie le 14 août 1928 avec Jeanne Thiébaut à la collégiale Notre-Dame de Beaune, avec qui il aura trois enfants : Michel, Jacqueline et Jean-Pierre Poulleau.

Les négatifs exploitent différents thèmes qui sont tout aussi importants pour l'histoire beaunoise que pour l'histoire générale. Le fonds se divise en deux parties. La première tranche, qui se situe entre 1890 et 1910, exploite de nombreux points historiques comme la colonisation française en Afrique, la Belle Époque mais également des points touristiques : Paris, les sources thermales de Vichy... La deuxième tranche des négatifs se situe entre 1918 et 1940 ; elle met en relief le développement touristique de l'Entre-deux-guerres à travers des voyages en Algérie, en Italie et dans plusieurs villes françaises comme Besançon, Semur-en-Auxois, Strasbourg mais aussi à travers quelques édifices.

Cette partie met également en avant la commune de Beaune à travers de nombreuses photos de la ville ou de ses environs, témoignant de son évolution au cours de cette période comme, par exemple, la restauration du Beffroi. Enfin, le fonds contient également de nombreux clichés familiaux à travers des portraits individuels ou de groupes, ce qui donne un apport sociologique non négligeable aux us et coutumes de l'époque et témoigne d'une sensibilisation nette de la famille Poulleau à la photographie.

La particularité du fonds iconographique Poulleau est sa production conçue dans un intérêt purement familial et non lucratif. Il permet un abord particulier et critique des images. La sensibilisation de la famille Poulleau à la photographie apporte un regard significatif sur l'évolution de la mémoire et du patrimoine photographique au début du XX<sup>e</sup> siècle. Apparue en 1878 et en commerce jusqu'en 1940, les négatifs en gélatinobromure d'argent permettent la naissance de l'industrie photographique qui sera florissante pendant une centaine d'années. Lumière (France), Agfa (Allemagne), Eastman (États-Unis) ou Ilford (Royaume-Uni) se développent rapidement.

La photographie sort du milieu des professionnels et des amateurs éclairés pour toucher enfin le grand public. Pourtant le matériel restera assez coûteux jusqu'aux années 1950. Bien qu'amateur, Lucien Poulleau s'est donné des contraintes techniques, ses photographies témoignent d'un effort de mise en scène



et d'originalité des prises de vues. Par leur extrême diversité, elles offrent un intérêt culturel incontestable sur l'aspect humain et sociologique de l'entre-deux-guerres.

Enfin la valorisation de ce fonds permet de susciter l'intérêt du grand public envers ses propres archives familiales, souvent oubliées au fond d'un carton, et d'inciter à sauvegarder ce patrimoine fragile.

À ce titre, les Archives municipales de Beaune proposent une numérisation des négatifs et plaques de verres qui intéresseraient l'histoire beaunoise. Pour en savoir plus, prendre contact avec le service des Archives : 03-80-24-56-81 ou [archives@mairie-beaune.fr](mailto:archives@mairie-beaune.fr).

Anne Frelet

## ***La page de la Bibliothèque municipale Gaspard Monge***

**À la découverte du Patrimoine écrit en Bourgogne, du 20 septembre au 17 octobre 2009**

### **« Voyage, voyages ... »**

À l'occasion de cette manifestation organisée par le Centre régional du livre de Bourgogne autour du voyage, la Bibliothèque Gaspard Monge présentera des livres anciens, des récits de voyages, des cartes postales et des photographies issues de ses propres collections patrimoniales et de celles des Archives municipales.

Une vingtaine d'œuvres de l'artiste peintre beaunoise Marlis Thétard seront également exposées.

Entrée libre et gratuite aux horaires habituels d'ouverture de la section adulte :

Mardi : 10 h - 12 h – 14 h - 18 h

Mercredi : 10 h - 18 h

Jeudi : 10 h - 12 h

Vendredi : 10 h - 12 h – 14 h - 18 h

Samedi : 10 h - 17 h

Visites guidées pour les groupes sur réservation et les samedis à 14 h.

Ouverture exceptionnelle le dimanche 20 septembre à l'occasion des Journées européennes du Patrimoine, de 10 h à 12 h et de 14 h à 18 h.

Visites guidées à 10 h 30, 14 h, 15 h, 16 h et 17 h.

## ***Excursion du 13 Jun 2009 : Canal du Centre et château de Digolne***

Cette année, la Saône-et-Loire allait inévitablement entrer dans notre programme d'excursion, notre président ayant commis l'imprudence de m'en confier l'initiative !... En effet, l'immersion dans la Belle Époque régionale me hantait encore au point que j'ai spontanément orienté notre sortie annuelle vers un lieu devenu incontournable à mes yeux après ma longue étude des Villas Fondet ! Je veux parler du Canal du Centre qui, de Remigny à Écuisses, a porté le projet du couple de nos constructeurs beaunois à la vue des péniches chargées des produits Perrusson...

La première étape de notre périple se situait donc à Écuisses où la quarantaine de voyageurs que nous étions a envahi d'abord le Musée du Canal situé au voisinage de l'usine Perrusson. M. Médalle, le président de l'association qui se charge d'entretenir la mémoire du Canal du Centre, jadis un vecteur majeur de l'activité industrielle de la Saône-et-Loire, nous a accueillis avec sa cordialité coutumière avant de nous diviser en deux groupes : il a dirigé les uns vers l'ancienne maison de l'éclusier où est retracée

l'histoire du canal d'Émiland Gauthey, et les autres vers la péniche musée où est évoquée la vie des canalous à partir des belles maquettes présentées dans les vitrines.

Ainsi nous fut expliquée la conception ingénieuse de ce canal dont l'ingénieur chalonnais fut le premier à proposer un parcours parallèle aux deux rivières de la Dheune et de la Bourbince, avec la création sur 850 mètres des sept écluses au point le plus élevé. Mais aujourd'hui Écuisses n'en compte plus que quatre avec une alimentation en eau par deux réservoirs supplémentaires. On apprend aussi que le canal, réalisé à partir de 1782, a fait l'objet de remaniements incessants tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, pour une diminution de son tracé, pour l'adaptation des écluses à de nouveaux gabarits de péniches, pour l'édification d'ouvrages d'art remarquables comme le pont-canal de Digoïn qui franchit la Bourbince, ou celui de Chagny lancé au-dessus de la tranchée du chemin de fer. Au travers de ces travaux colossaux on prend mieux conscience de l'importance économique de cette voie d'eau nécessaire à l'activité intense qui fut celle de la Saône-et-Loire aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

On découvre surtout l'étonnante science hydraulique d'Émiland Gauthey qui permettait de distribuer l'eau à partir d'une ligne de partage entre l'Océan et la Méditerranée, avec la Bourbince se jetant dans la Loire et la Dheune, affluent de la Saône : comme l'a souligné M. Médalle, en tirant partie d'une énergie renouvelable pour assurer la jonction entre les deux mers, Gauthey est un modèle qui invite la France actuelle à développer à son tour un réseau de canaux modernes qui ne resterait plus limité au seul bonheur des plaisanciers !... En tout cas, le percement du Canal du Centre de Chalon à Digoïn, inauguré dès 1793, en stimulant l'économie locale, en a fait un pôle d'attraction nationale, notamment avec l'installation de nombreuses tuileries au long de son parcours : celle de Perrusson, établie entre la voie d'eau et la voie ferroviaire, était une des plus importantes avant de fermer ses portes en 1960.

Nous n'avons donc pas manqué de noter l'implantation judicieuse de l'usine désaffectée et en grande partie démolie, ni surtout celle du « Château Perrusson » destiné à éveiller la convoitise des voyageurs du train pour la riche gamme des produits polychromes dont les toitures et les murs se parent encore, mais dans un contexte plus fané : cette extraordinaire demeure des industriels Perrusson et Desfontaines, que nous n'avons qu'entrevue à travers la grille du parc, a été progressivement acquise par l'« Écomusée Le Creusot-Montceau » et attend les travaux de restauration avant son ouverture au public, prévue dans cinq ans. La Saône-et-Loire se dotera alors d'une illustration concentrée de la céramique architecturale dont nous ne voyons actuellement à Écuisses que de modestes témoignages dispersés sur les maisons de la cité ouvrière.

La croisière retenue pour notre groupe<sup>1</sup> sur le bateau promenade appelé « 7 Écluses 2000 » nous permet, en effet, d'apprécier à bord quelques façades donnant sur le canal : grâce au rythme lent de cette navigation et au guidage très concret et attentif du capitaine, nous admirons ces humbles constructions encore habillées de quelques produits de l'usine, alors qu'en voiture nous les apercevons à peine. Elles se dressent parfois derrière des murs faits de « tuiles mureuses » marquées par des défauts de cuisson. Voici l'ancienne coopérative Perrusson dont la fonction est encore inscrite sur le panneau en céramique au-dessus de la porte centrale. Une frise évoquant feuilles et fruits du marronnier y suggère d'ailleurs une évolution du style décoratif sous l'influence de l'Art Nouveau. Puis se succèdent les maisons ouvrières prévues pour loger chacune deux familles à partir de deux entrées distinctes : leurs façades plates, rigoureusement jumelles, présentent les mêmes ouvertures à peine cintrées et dont les briques polychromes s'ornent d'une clef d'arc en terre mate, tandis qu'un cordon de briques rouges délimite l'étage et qu'une frise de faïtières fleuronées souligne parfois encore la crête du toit commun aux deux habitations. Un poinçon en terre cuite agrémentait autrefois à chaque extrémité l'effet ornemental des tuiles mécaniques polychromes.

Mais voici une maison dont la façade est plus élaborée : un mur pignon s'articule à angle droit avec un mur gouttereau, comme c'est souvent le cas pour les Villas Fondet !... Des chaînes d'angle en briques polychromes y complètent également l'effet d'une céramique purement décorative : il s'agit d'une grande métope bleutée placée en losange dans la pointe du pignon tandis que des allèges en céramique soulignent

<sup>1</sup> Croisière organisée par le Musée du Canal, 71210 Écuisses (téléphone : 03-85-78-97-04).

les fenêtres. Même les motifs polychromes de la toiture y sont plus complexes que sur les maisons ouvrières : c'est que nous passons devant l'ancienne habitation d'un directeur de l'usine. Et comme pour l'ensemble du personnel logé, l'industriel ne manquait jamais de faire de leur habitation un catalogue publicitaire !... Cependant, à mesure que notre bateau s'engage dans les écluses, notre attention se concentre sur de nouveaux centres d'intérêt !

Réunis autour de tables qui, sans cesse, se garnissent des mets du déjeuner, les joyeux convives s'animent dans un partage gourmand tout en appréciant le charme des vertes rives ou les ponts qui se succèdent au-dessus de leurs têtes. Un héron cendré se prête même à une pose photos lorsque notre bateau à propulsion électrique passe sans bruit tout près de lui, le moteur mis au ralenti. Mais qu'il a été difficile d'obtenir un apaisement du brouhaha qui avait empli l'esquif, tant l'intensité des échanges était grande ! Pour mobiliser l'écoute de passagers gagnés par la chaleur des conversations, notre capitaine avait dû gonfler de plus en plus la voix. Ainsi, après trois heures de croisière fluviale, nous fûmes très surpris d'avoir déjà à quitter le bateau pour reprendre le bus.

Ce dernier nous a conduits à Saint-Aubin-en-Charolais pour une visite rapide du sanctuaire fièrement dressé sur une éminence au centre du village : son étonnant clocher du XIX<sup>e</sup> siècle s'orne d'un cadran d'horloge sur trois de ses faces. Mais la souche de la tour carrée est romane, de même que les structures non visibles du chevet plat. Cette église à nef unique fut agrandie et transformée du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, si bien qu'il est difficile de déterminer les diverses époques de sa reconstruction. Certes, le transept est de style néo-gothique, avec ses vitraux à remplages inspirés de l'art flamboyant, ses remarquables têtes sculptées à la base des arcs brisés. Ces petits reliefs sont tellement travaillés qu'on les prendrait pour des masques du XV<sup>e</sup> siècle, si deux d'entre eux n'éveillaient le doute sur une origine si ancienne : un tricorne inspiré de la période napoléonienne à l'extérieur de l'église, et une moustache à la mode du XIX<sup>e</sup> siècle à l'intérieur où on retrouve des têtes semblables à la base des voûtes du transept.

En fait, toutes les sculptures de cette partie du monument, ainsi que celles du portail occidental d'ailleurs, datent du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, et sont dues au ciseau d'un artisan local nommé Archer qui, à Palinges, exerçait la profession de tailleur de pierre et sculpteur<sup>1</sup>. Le mobilier de cette église réserve d'autres surprises encore : même si toute une statuaire disparate, en plâtre polychrome, de style Saint-Sulpice, intéresse avant tout le culte comme dans beaucoup d'autres sanctuaires catholiques, ce sont de belles sculptures en bois doré qui attirent notre attention. Dans la chapelle de droite une Vierge à l'Enfant sous un baldaquin néo-gothique semble dater du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Quant au fond du chœur, il est entièrement paré d'un spectaculaire retable baroque assez inattendu dans cette église de village, surtout au-dessus d'un maître-autel ayant pour base une châsse qui expose le gisant en plâtre du Christ ! L'œuvre centrale du retable architecturé est un grand tableau ayant pour thème la Visitation : il est signé par le peintre lyonnais Jean Dauphin en 1706. Il est évident que ce tableau n'a pas été peint pour cette église car une sorte de tabernacle en bois doré masque le bas de la scène de sa silhouette renflée.

C'est en effet à la suite de péripéties entraînées par la Révolution française que cette œuvre magistrale, en provenance de la Chapelle des Visitandines de Paray-le-Monial, fut étroitement logée dans le sanctuaire paroissial de Saint-Aubin au prix de quelques mutilations. Les Visitandines, soucieuses de protéger le grand retable des risques de saccage de la part de révolutionnaires exaltés, l'avaient mis à l'abri loin de la chapelle des apparitions du Cœur de Jésus qui sont à l'origine de la béatification de Marguerite Marie Alacoque, morte en 1690. Deux ans seulement avant le décès de cette religieuse mystique, on avait érigé dans les jardins de la Visitation cette chapelle qui devait devenir le point central du deuxième lieu de pèlerinage de France. Et dès 1710, à l'occasion du centenaire de la fondation de l'ordre, la communauté avait commandé un autel entouré du retable spectaculaire qui se trouve maintenant dans l'église de Saint-Aubin à la suite d'un cheminement assez mystérieux dans lequel la châtelaine de Digoine a joué un rôle décisif.

Comme il avait été difficile de caser cette œuvre aux vastes dimensions, Mme de la Coste, qui semble l'avoir cachée quelque temps au château de Digoine, après l'avoir achetée, l'a fait mettre en 1805

<sup>1</sup> Dossier réalisé par le Centre d'études des patrimoines du Charolais-Brionnais, Le Montsac, Saint-Christophe-en-Brionnais.



dans l'église d'un village proche. Mais la voûte surbaissée n'a pas permis de replacer le Père Éternel sur son cintre d'origine, ni de loger les anges qui se prosternaient devant la majesté suprême. Aujourd'hui on peut seulement imaginer la beauté de la scène en regardant les deux anges dorés qui précèdent de chaque côté le retable et qui sont saisis dans un gracieux mouvement tournant, très typique du style rocaille. En revanche, deux figures admirables, un peu plus grandes que nature, animent toujours de leurs gestes frémissants deux niches latérales : à droite, saint François de Sales, le fondateur de l'ordre de la Visitation, et à gauche, saint Augustin qui élève dans une main un cœur rouge d'où jaillissent des flammes. Ce symbole du Sacré Cœur annonçait alors une des principales expressions de la dévotion moderne.

Cependant, si notre attention méritait bien d'être accaparée par le chef d'œuvre du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, le prétexte de notre visite, vous le devinez, se rattachait à... la céramique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : comme beaucoup de sanctuaires, l'église de Saint-Aubin a accueilli à cette époque des pavages de « carreaux incrustés » qui ont paré, à la manière d'un tapis de sol, le tour du maître-autel et de celui de la Vierge. Le grès cérame occupe donc les lieux les plus nobles du sanctuaire : celui de Perrusson se situe dans le chœur et celui de Paul Charnoz dans la chapelle de droite. Ce dernier fabricant fut le créateur de la technique dite « à pâte sèche » à Paray-le-Monial. Ces poudres réparties selon un cloisonnement fort complexe, permettaient d'obtenir des motifs très nuancés, ce qui valut à Paul Charnoz une médaille d'or à l'exposition universelle de 1889<sup>1</sup>. Quant à la technique dite « à pâte molle » pratiquée par Perrusson, elle n'a pas moins conduit à des créations colorées de carreaux de fond cernés de bordures si luxuriantes qu'Eugénie Fondet n'a pas hésité longtemps à les utiliser en frises sur les façades des Villas<sup>2</sup> !

En quittant la pénombre de l'église, nous fûmes accablés par un soleil si impitoyable qu'il importait de pallier au plus vite la menace de la déshydratation... Au château de Digoine, avant toute visite des lieux, nous avons donc acheté des rafraîchissements, alors que le propriétaire, le comte de Croix, nous pressait pour une découverte fort intéressante de son élégante demeure en pierre dorée, située en rive gauche du canal et de la Bourbince. Pour commencer, nous avons pu vérifier le bon état de conservation d'un petit théâtre à l'italienne installé en 1840 dans une dépendance du château : la petite salle au décor brillant avait longtemps mobilisé les hôtes des lieux comme acteurs des spectacles théâtraux, ce qui était une distraction favorite dans les châteaux classiques situés à la campagne.

Nous avons découvert ensuite le rez-de-chaussée à partir d'un vestibule central inondé de lumière comme l'escalier monumental aux dalles et pierres claires. Les boiseries des salles en enfilade sont également peintes de gris clair, ce qui est reposant pour l'esprit selon le châtelain. Le style Louis XIV est très sobre dans ce château reconstruit à partir de 1709 et qui a été essentiellement chauffé par le soleil grâce aux vastes baies : il faut dire que la demeure était une résidence d'été. Cependant, on a conservé le souvenir de la forteresse médiévale grâce aux deux grosses tours réédifiées au XIX<sup>e</sup> siècle : elles flanquent le corps de logis principal qui a reçu quelques inflexions Louis XV à la façade sur jardins, tandis que les tours rondes furent couvertes de coupoles à lanternons dans le goût de la Renaissance. L'une de ces grosses tours a reçu au XIX<sup>e</sup> siècle un aménagement sombre de style troubadour, avec une bibliothèque dont les boiseries présentent des arcs brisés comme les baies des vitraux.

La demeure est entourée de vastes jardins qui sont l'objet des soins vigilants du couple des propriétaires et de leur jardinier. Nous avons donc prolongé notre visite par de grandes promenades à travers le superbe parc à l'anglaise qui se déploie derrière le château, puis dans le jardin à la française situé à gauche de la cour d'honneur : les parterres abondamment fleuris sont cernés par une serre anglaise d'un côté et une orangerie de l'autre. Les orangers bicentenaires se succèdent au bord de la terrasse d'où on peut jouir de la vue des broderies florales s'étendant en contrebas. Entre les pelouses sobres de la cour d'honneur, les allées convergent vers une superbe grille en fer forgée du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Notons que les murets cernant l'ensemble de la cour d'honneur permettent de profiter de la vue sur la campagne

<sup>1</sup> Musée Paul Charnoz, 32 avenue de la Gare, 71600 Paray-le-Monial, tél. : 03-85-81-40-80. La visite encadrée par d'anciens ouvriers de l'usine ne peut accueillir que de petits groupes.

<sup>2</sup> RACLIN (Irène), *Les Villas Fondet à Beaune. Un art de vivre à la Belle Époque*, Beaune, Centre beaunois d'études historiques, 2009.

environnante où paissent les troupeaux des vaches blanches du Charolais : cela confirme bien le goût pastoral remis en vogue depuis Marie-Antoinette à Versailles !

Nous nous arrachons à ces lieux enchanteurs pour entamer la route du retour non sans faire une halte rapide à Perrecy-les-Forges. Le nom de ce village évoque le long passé industriel auquel le prieuré bénédictin, signalé par un clocher roman, n'est pas étranger... Quelques minutes à peine nous ont permis d'apprécier les exquises sculptures du narthex de l'église prieurale : dans un portail central du XII<sup>e</sup> siècle, on a réutilisé un Christ en gloire de la fin du XI<sup>e</sup> siècle, comme les extraordinaires séraphins à six ailes qui encadrent la mandorle et comme le linteau où sont serrées des scènes de la Passion difficiles à déchiffrer. Les chapiteaux historiés du narthex évoquent un goût prononcé pour l'exotisme, voire le fantastique, fréquent dans le bestiaire roman : nous sommes repartis en emportant l'image de l'éléphant sculpté ou celle de saint Michel et d'un ange combattant... Puis, encore plongés dans les séductions du Charolais, nous nous sommes séparés à Beaune, peut-être avec le secret désir d'en savoir plus et même d'entreprendre, par exemple, le circuit des églises romanes du Brionnais dont l'église de Perrecy-les-Forges nous a laissé un avant-goût.

Irène Raclin  
secrétaire du CBEH

### ***La communauté hospitalière de l'hôpital de Nuits-Saint-Georges***

L'hôpital Saint-Laurent de Nuits a été édifié en 1684 et agrandi au cours des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Il succédait à un petit hôpital situé sur la route de Beaune et cédé par la ville aux Capucins en 1633.

Au XVII<sup>e</sup> siècle il était tenu par des dames laïques bénévoles, puis, au siècle suivant, par des religieuses de l'institut créé à Dijon par Bénigne Joly. Le personnel avait été laïcisé en 1793.

En 1813 la Commission administrative demande à l'Hôtel-Dieu de Beaune de lui envoyer des religieuses pour réorganiser l'hôpital. Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, de nombreux établissements hospitaliers de la région avaient formulé cette demande, à cause de la réputation qu'avait acquis notre Hôtel-Dieu. Rappelons qu'en 1810 Napoléon avait approuvé les statuts de la communauté de Beaune et, en 1811, autorisé les sœurs à porter de nouveau leur habit. Cette demande est acceptée le 28 mai 1813, et la supérieure de Beaune, la mère Madeleine Gillot, envoie à Nuits les sœurs Reine Titard<sup>1</sup>, née en 1767, et Marie-Rosalie Blandin, née en 1780<sup>2</sup>.

Les deux Beaunoises remettent de l'ordre dans la maison et attirent plusieurs jeunes filles, avec lesquelles elles constituent une petite communauté indépendante qui adopte les statuts de Beaune en les adaptant aux usages locaux. Des statuts sont rédigés en 1816 et signés par les deux sœurs et le chapelain, Philibert Gareau, économe de l'hôpital.

Les religieuses, au nombre de dix au moins, vivent sous la direction de la supérieure à qui elles doivent obéissance et soumission. Leurs vœux ne les engagent que pour le temps qu'elles sont dans la maison et elles peuvent se retirer si elles le souhaitent. En 1835 est créé un conseil composé de la supérieure, de l'assistante et d'une ou plusieurs conseillères.

Reine TITARD sera supérieure pendant 19 ans jusqu'en 1822 avant de rentrer, comme sa compagne Marie-Rosalie BLANDIN, dans leur communauté de Beaune, pour reprendre leur travail auprès des malades. Cette dernière meurt le 19 juillet 1855 – « *Parfait modèle de la religieuse hospitalière, elle savait allier si bien la vie intérieure à la vie active, que chez elle l'une ne nuisait pas à l'autre* » – et Reine Titard le 4 février 1858.

<sup>1</sup> Reine Titard, née le 27 novembre 1767, fille de Denis Titard, marchand à Beaune, et de Désirée Lionet, était entrée à l'Hôtel-Dieu en 1778 à 11 ans et avait fait profession le 16 mai 1786.

<sup>2</sup> Marie-Rosalie Blandin était la fille de Jean-François Blandin (1745-1814), négociant à Beaune, et de Françoise Gille, de Nuits. Son père s'était engagé en 1791 dans le 1<sup>er</sup> bataillon de la Côte-d'Or ; maire de Beaune de l'an IV à l'an VII, il devint vénérable de la loge maçonnique de la Bienfaisance. Ses sœurs avaient épousé Étienne Poulet, négociant à Beaune, Antoine Charles Misserey, de Nuits, et Adolphe Bouchard de Beaune.

Elles sont remplacées à la tête de la communauté par la sœur Stéphanie Virginie ARNOUX. Fille de Louis Arnoux, laboureur à Chorey, et d'Ursule Dorey, elle avait été élevée chez les Ursulines de Beaune. Née en 1801, elle entre comme postulante à Nuits, en 1814, et devient supérieure après le retour à Beaune des sœurs Titard et Blandin, en 1822. Elle est la sœur de Marguerite Arnoux, religieuse à l'Hôtel-Dieu de Beaune, longtemps responsable de la pharmacie, de Anne Arnoux, supérieure de la Charité de Beaune, qui aurait été miraculée, étant enfant, lors d'une grave maladie, par l'intercession de la bienheureuse Marguerite du Saint Sacrement, et de Félicité Arnoux, religieuse chez les sœurs de l'abbé Joly à Dijon. Elle est aussi la nièce de Jeanne Dorey, hospitalière à Beaune (1783-1857) et du curé de Meloisey. Elle conserve cette charge pendant 43 ans et contribue à agrandir et embellir l'hôpital. Elle meurt le 8 mai 1880 à 79 ans, après 66 années de vie religieuse, dont 48 comme supérieure.

Suzanne Marie MARVAUT est née à Savigny-les-Beaune le 26 juin 1798. Elle fait profession le 21 mai 1822 et devient assistante le 22 janvier 1836. Elle est inhumée le 13 juin 1892, à 95 ans après 70 ans de vie religieuse.

Pétronille ÉDOUARD est née le 23 août 1801 à Nolay, fille de Jean-Baptiste Édouard, marchand tanneur (né vers 1760 et mort vers 1839) et de Marie Deroye (née vers 1760 à Saint-Romain et morte le 19 février 1833 à Nolay). Elle entre à Nuits en 1818, prend l'habit le 2 mai 1820 et fait profession le 21 mai 1822. Elle devient assistante en 1839, maîtresse des novices en 1857 et membre du conseil. Elle meurt le 11 janvier 1873 et est inhumée le 13. Elle était la tante de Bernard Édouard, bibliothécaire municipal à Beaune, de François Édouard, ancêtre de Pierre Poupon. Sa sœur Jeanne Françoise Édouard était hospitalière à l'Hôtel-Dieu de Beaune et ses deux nièces Deroye hospitalières à l'Hôtel-Dieu et à la Charité.

Marie-Thérèse RÉMOND est née le 28 juillet 1810 à Braux, en Côte-d'Or. Elle est la fille de Charles Rémond, propriétaire à Braux. Elle prend l'habit le 21 juin 1836 et fait profession le 3 août 1838, alors que la ville était privée de pasteur et le diocèse d'évêque. Elle est assistante en 1873 et supérieure le 14 mai 1880, après le décès de mère Arnoux. Elle est inhumée le 6 mars 1886 à 70 ans, après 50 ans de vie religieuse.

Françoise Anne BORDOT est née le 13 mai 1847, fille de Martin Bordot, propriétaire et meunier au moulin de Brianny, et de Catherine Regnier. Elle prend l'habit le 4 mai 1859 et fait profession le 19 mai 1861. Elle est élue supérieure le 9 mars 1888. Elle meurt le 13 juillet 1921 à 78 ans après 58 ans de vie religieuse, dont 34 ans comme supérieure.

Marie VILLOT est née le 9 juin 1861 à Reullée, hameau de Marigny, d'Augustin Villot, propriétaire à Nuits, et d'Anne Seguin. Elle prend l'habit le 16 février 1886 et fait profession le 22 mai 1889. Elle devient assistante le 18 mai 1917 et supérieure le 18 juillet 1921. Elle meurt le 30 mars 1942 à 81 ans dont 53 ans de vie religieuse et 25 comme supérieure.

Madeleine GUIGNOT est née à Auxerre le 12 janvier 1892. Entrée le 6 janvier 1922, elle fait profession le 16 mai suivant et profession perpétuelle le 21 novembre 1939. Supérieure à Nuits le 21 avril 1942, puis assistante le 6 avril 1954, elle part en reposance à Sennecé en 1967 et elle y meurt le 4 avril 1969.

En 1939, la communauté de Nuits se rattache à la Congrégation des sœurs hospitalières de sainte Marthe de Beaune regroupant un certain nombre de maisons issues de Beaune. La création de cette congrégation entraîne la première modification importante du règlement de Nicolas Rolin, puisque, désormais, les sœurs prononceront des vœux perpétuels. Les religieuses pourront également être affectées par la supérieure générale, selon les besoins et les compétences, à d'autres maisons que celle où elles avaient fait profession.

En 1955, la supérieure est Elisabeth SCHILTZ, assistée de Madeleine Guignot.



De 1968 à 1972, la supérieure est Marguerite MAGINOT, issue de la communauté de Beaune. Née en 1901 à Bligny-lès-Beaune, elle est la petite-fille de Théophile Foisset, magistrat et écrivain catholique connu, et possède une forte personnalité.

Le 4 juillet 1972, la mère VILLEMEN, supérieure générale de la Congrégation, résilie le contrat qui lie la Congrégation à l'hôpital de Nuits après un échange de courriers avec Bernard Barbier, maire de Nuits et président de la commission administrative. Celui-ci avait demandé le retrait de sœur PIDOUX, pour une faute grave (ne pas avoir prévenu la directrice après le décès d'un pensionnaire) et pour être mal acceptée dans la maison. Sœur Maginot, supérieure, avait présenté sa démission par solidarité avec sœur Pidoux et elle était âgée de 71 ans. Mère Villemén proposait un délai de six mois avant l'application de cette mesure, mais, de toute façon, en l'absence de nouvelles vocations, la communauté ne pouvait garder la charge de plusieurs hôpitaux.

*P. S. Cet article fait partie d'une étude plus générale sur les communautés hospitalières issues de Beaune qui se sont regroupées en congrégation en 1939. Je n'ai conservé dans ce texte que les noms des sœurs qui ont été supérieures, mais je possède la liste complète de toutes les religieuses qui se sont succédé dans la maison.*

Sources : Archives des sœurs hospitalières de Beaune.

Georges Chevallier



En haut : Soeur LEMOINE - Comte Henri de LUPÉ - Mère REGNIER - Soeur BORDOT.  
 Au dessous : Soeur Marie - La comtesse de LUPÉ - Soeur DIVE (novice) - Soeur VILLOT - Soeur BAZIN - Soeur GUILLIER -  
 Soeur GARROT.  
 En avant : la comtesse de LOGELIÈRE avec ses deux filles et la gouvernante.